

matérielle quant au temps nécessaire pour préparer le foin pour la grange. On doit aussi prendre soin à l'herbe étendue le matin, elle doit être retournée, ramassée, ratelée et mise en veillotes, comme on a fait le premier jour, et les mêmes opérations se répéteront chaque jour suivant de la fenaison. Il est très essentiel que lors de la fenaison le fermier ait assez d'aide pour faire l'ouvrage régulièrement. Il vaut mieux s'arrêter de faucher, qu'en faucher plus qu'on pourrait soigner comme il faut ; l'herbe souffrira bien moins debout qu'étant à terre, coupée, et blanchissant au soleil et brûlant du jour, après avoir été exposée aux fortes rosées de la nuit. Le foin ainsi exposé ne vaut pas beaucoup mieux que la paille.

La proportion des faucheurs en Angleterre est de vingt personnes sur quatre faucheurs : mais on ne peut pas établir une règle certaine ; le rateler, le temps et d'autres circonstances doivent guider le fermier dans ces choses comme dans d'autres bien mieux que des règles établies dans des livres. Par un temps orageux et variable, il faut plus de monde que par un beau temps ; et on doit faire bien attention de ne pas étendre plus de foin qu'on ne peut parfaitement bien arranger.

Le meilleur mode du fermier est pourtant de cesser de faucher dans un temps bien variable et orageux jusqu'à ce que le temps devienne sec. En Canada ce délai ne sera jamais bien long. Dans un temps variable j'ai vu le foin mis en ce qu'on appelle des veillotes tapées, et mis immédiatement sur la terre après l'avoir fauché ; elles sont faites à la main, en petites rouleaux d'herbe fauchée et de la grandeur d'une botte de foin placée debout. Ces sortes de veillotes sèchent facilement, et le foin conserve sa couleur ; il vaut mieux mettre le foin en veillotes tapées que de le laisser sur la terre pendant un temps orageux, et la dépense sera plus que remboursée par l'excellent qualité du foin. De ces petites veillotes on peut ensuite faire de plus grandes, sans l'étendre, jusqu'à ce qu'on ait un temps favorable pour achever de sécher.

Le foin se conservera bien dans les meules bien faites et bien couvertes de chaume, et assurées contre le vent par des cordes de paille autour des bords du sommet des meules. Celles-ci peuvent être faites sur des broussailles ou sur du foin inférieur ou de la paille, pour prévenir tout dommage du fond. Si le foin est bien tassé, suffisamment, mais pas trop sec, bien salé, il sera si compact qu'il ne souffrira pas plus de mauvais temps que s'il était dans la grange, excepté que la partie extérieure perdra de sa couleur.

La perte de l'herbe fraîche étant séchée à devenir du foin est de trois parties sur quatre vers le temps qu'on le met dans la grange ou en meule, et dans un mois plus tard par l'évaporation peut-être d'un vingtième de plus.

En hiver le foin souffre peu de perte. On suppose qu'en hiver le foin pèse un huitième de plus qu'en été. Les fermiers peuvent déterminer par là quel est le temps convenable de vendre. Le mil ne perdra par la fenaison pas plus de la moitié de son poids, et quelque fois moins. Le foin fait d'herbes naturelles (gros foin) d'une qualité grossière, serait mieux s'il avait séché ou un peu fermenté en meulons ou en petites veillotes, avant de l'engranger. Les fibres boisées du foin grossier deviennent plus palatables et nutritives par là, et sa condition comme fourrage est améliorée. La pratique de saler le foin ne doit pas être négligée. Elle arrête la fermentation, et conservera par conséquent la couleur du foin. Les bestiaux le mangeront mieux, quand même il aurait souffert pendant la fenaison, que du foin d'une meilleure qualité qui n'est pas salé ; dans ce climat il est plus salubre au bétail, et il contribue beaucoup à empêcher le foin de perdre de son poids. Un an ou deux gallons suffiront pour cent bottes.

Pendant la fenaison, la présence continue du fermier est nécessaire, pour diriger chaque opération dans son cours, surtout lorsque la ferme est grande. Il doit trouver et ordonner de quelle manière chaque personne doit le plus avantageusement faire son ouvrage. Un homme d'énergie tirera le plus grand avantage de chaque heure, et sauvera son foin pendant que le soleil luit, pendant qu'une personne d'un caractère différent, permet que son foin soit souvent surpris par la pluie et à moitié gâté, ou il le laisse sur la terre jusqu'à ce que tout le jus en est évaporé par le soleil. En effet un homme indolent est peu fait pour être un grand fermier, et n'améliorera jamais sa condition par l'agriculture en Canada.

La deuxième crûe de l'herbe des prairies, est généralement consommée sur le champ. Dans ce climat, il y a peu d'herbe de deuxième crûe dans des saisons sèches, excepté dans des prairies situées dans des vallées ou des bas-fonds. Dans des saisons modérément moites, le produit de la deuxième crûe est très considérable, mais il vaut rarement la peine de le faucher pour une seconde récolte.

ENSEIGNEMENTS AGRICOLES DANS NOS CAMPAGNES.

Voici ce que disait à ce sujet M. Larrabure, autrefois membre du Corps législatif en France, à l'occasion du budget de l'instruction publique :

« La population rurale, dit M. Larrabure, est le fond même de la nation ; c'est la vraie base de la pyramide soci-

ale. C'est de toutes les classes la plus nombreuse ; de toutes, c'est elle qui mérite le plus d'intérêt et de sympathie, enfin c'est elle qui nourrit la nation et qui, conséquemment, est la plus nécessaire.

« Que faut-il apprendre aux populations rurales ! On leur doit d'abord des notions de lecture, d'écriture, de calcul élémentaire.

« S'il est une vérité qui paraît évidente, c'est qu'aux enfants des agriculteurs il faudrait apprendre les meilleurs procédés de l'agriculture. Puisque l'État se fait leur instituteur officiel, ne devrait-il pas leur enseigner les rudiments de leur art ; et cependant, dit l'honorable député, allez dans nos campagnes et vous y trouverez une réponse négative.

« Dans les assemblées publiques, chacun proclame l'agriculture le premier des arts, on l'exalte beaucoup dans les paroles ; c'est fort bien, mais souvent cet hommage est quelque peu platonique. De toutes les classes, la plus délaissée, la plus négligée du moins jusqu'à nos jours, a été la classe rurale.

« Je voudrais, dit M. Larrabure, que dans nos campagnes, après le catéchisme religieux, la lecture, l'écriture, les premiers calculs, l'instituteur fût tenu de communiquer à ses élèves les connaissances les plus usuelles et les plus indispensables du cultivateur, à savoir comment se font les bons fumiers, les bons engrais ; comment faut-il recueillir le purin, comment il faut tenir et aérer les étables, quels sont les assollements variés et leurs avantages, les bénéfices de l'irrigation, les bénéfices des prairies artificielles et des prairies naturelles, etc. etc. Ces connaissances, quoique rudimentaires, sont généralement ignorées dans nos campagnes.

De toutes ces notions si utiles, si appropriées à la vie du labourer, quel les sont celles que nos instituteurs officiels donnent aux enfants de la campagne ! aucune.

C'est une erreur de croire que les enfants acquerront plus tard ces notions de la pratique de leurs pères, qui sont eux-mêmes dans la routine la plus obstinée. C'est à l'enfant qu'il faut inculquer les bons préceptes de culture. L'enfant, qui n'a ni routine ni préjugés enracinés recevra docilement les leçons de son instituteur, et plus tard, devenant lui-même travailleur, il sera jaloux de mettre ces leçons en pratique, et on l'attachera ainsi à la terre en l'y intéressant.

On se plaint de la désertion des campagnes. Comment en serait-il autrement ! De toutes les manières, on rend attrayant le séjour des villes. Après que les garçons de la campagne ont appris la géographie ou l'histoire ; après que les petites filles de nos cultivateurs ont appris à broder, à faire de la dentelle, qu'on veuille les remettre à la bêche et à la charrue auxquelles il faut les rendre pourtant, ils n'y consentiront plus.

« Un jour, ajoute M. Larrabure, je do-